

# Sekai

---

K.Banway

1648, je me tiens aux haubans d'une goélette, la mer démontée sous moi me crache à la figure. C'est mon amante, et je l'ignore, la snobe, la raille. Elle ne fait pas le poids face à mon envie de vivre. Les masses d'eau me fouettent le visage de leurs langues froides et dénuées d'âme. Derrière moi, on me traite de fou et l'on confie mon âme aux soins de dieu. Les pauvres, s'ils savaient ! Je me retourne, et 1813 m'ouvre ses bras, avec ses *gentlemen* de pacotille et la fumée qui s'élèvent de leur tabac et de leurs champs de bataille cérébraux.

Deux guerres, aux armes différentes, mais aux atrocités sans pareil. Qui peut cracher mieux que moi, qui ai goûté aux deux ? Mes bottes font crisser le plancher couvert de verre brisé que je foule tandis que j'avance follement, le fusil au poing, dans une maison remplie de Français. Je suis Russe aujourd'hui, et je chasse du soldat napoléonien. La guerre est mon dada, même si je triche avec la mort. La même année, Londres, mes bottes crissent sur un parquet ciré, je danse avec une voluptueuse créature au son d'un trio de violoncelle.

Belle comme un ciel étoilé, sa tête se penche avec un demi-sourire et des yeux qui me promettent plus que la nuit, ils m'offrent la vie. Je la retrouverai quelques mois plus tard, au fond d'une ruelle, son cou gracile brisé, les yeux pétrifiés, le corps encore tordu de douleur couvert d'immondices. Mon âme meurtrie repart : les bas-fonds sont plus violents qu'une bataille, seulement ses victimes sont plus discrètes. Je songe aux massacres de masse et au fait que l'humanité a au moins le mérite d'être constante.

1911, je rachète un abattoir. J'ai besoin de liquidité. Mes trésors américains sont dans les musées ou enfouis sous des immeubles qui poussent

comme des larves de mouches sur un cadavre. Mais 1914 le véritable abattoir commence. Nous sommes tous des hommes, mais j'en doute, en voyant les plus sages d'entre nous perdre la raison.

Peu sont ceux qui reviennent d'une tranchée sans être profondément choqués, transformés. Pure folie, mais j'y participe pour je ne sais qu'elle raison obscure. Peut-être que j'aime côtoyer la mort, seul inconnu de mon existence. Un plancher étranger craque sous mes bottes. Encore. Un soldat derrière moi confie mon âme à Dieu. Encore ? Juste avant qu'une balle bien placée ne traverse la fenêtre qu'on vient de passer et se loge dans son crâne dégarni. Je ris à cause du bruit burlesque qu'a fait son crâne en se creusant sous l'impact. Je crains simplement d'être devenu fou. Mais j'avance, car c'est le jeu qui veut ça. Les guerres sont mon exutoire. Je frappe et tue mes semblables. Et mes semblables font de même, avec une passion pour la vie que démentent leurs vomissures quelques minutes après que la bataille soit finie. Les gens de l'arrière ne comprennent pas ce qu'on ressent sur le moment, ni ne peuvent comprendre, ce qui se passe en l'espace de quelques secondes, quand nous choisissons à la fois de vivre, de tuer, de survivre quoi qu'il en coûte, tout en sachant, au plus profond de ses tripes, que cela nous changera pour le restant de notre vie. Vivre est un désir coupable, égoïste, profondément égoïste. Il n'y a que l'arme au poing qu'on finit par le réaliser.

L'homme dans le miroir le matin, trouvera un inconnu le soir. Certains ne tiennent pas et choisissent de mourir. Par principe ou moralité ou simplement par malchance. Je cherche dans les combats ce choix, mais je sais bien que ce n'est qu'illusoire.

Les dés me concernant sont pipés, je triche avec l'homme qui me fait brutalement face. Il a choisi de vivre et donc de me tuer. Il est maigre, les doigts calleux, aplatis, tenant fermement une épée vieille épée qui date des

invasions russes – je le sais j’en avais une. Ses yeux sont hagards, paniqués, incertains. Paysan ? Boulanger ? Un maître d’école ? Dactylo ? Je ris brutalement, stupidement, de l’ironie de la scène que je me représente de l’extérieur.

Lui, en revanche, il m’embroche d’un coup de sabre. Le sang trace son auréole écarlate. Je regarde ses yeux s’agrandir d’effroi face à son acte. Il a pris la vie. Dans tous les sens du terme. Il tombe à genou, tremblant, pleurant. Il lâche tout et met ses mains devant son visage pour se masquer à son acte. J’ôte ce qui me gêne et je le console. Je parle dans sa langue et lui dit que tout ceci n’est qu’une mauvaise plaisanterie. Il me regarde et souri. Il est heureux. Jamais je n’avais vu de sourire aussi heureux en un tel endroit. C’était presque d’une violence inouïe. Je vivais, il n’avait donc pas tué, il était donc toujours le même homme que ce matin. Un homme déguisé en soldat. Seul le monde tournait à l’envers autour de lui.

Il s’appelait Hans. Il était maître boulanger dans une petite ville au sud de Berlin. Il me le raconta d’une voix calme, douce, comme si son âme avait été profondément lissée, épuisée par le monde de la guerre. C’était pendant que nous nous cachions dans le grenier. Pendant que d’autres hommes en bas se tuaient en hurlant pour couvrir leur peur et leur agonie. J’ai protégé Hans. Nous avons attendu trois jours là-haut. Qu’était-ce pour moi, trois jours au milieu de mon éternité ? Une autre éternité je pense.

1924. Hans a prospéré. Revenu vivant à Berlin, il était heureux et les gens se sentaient étrangement bien avec lui. Certain, me racontait-il quand je lui rendais visite, lui conseillait d’abandonner la pâtisserie et de commencer une carrière d’orateur. Il riait à cette idée et me tendait une tasse de chocolat chaud, crémeux. J’ai toujours gardé un souvenir d’une grande acuité sur son chocolat chaud, je n’en ai jamais bu de meilleur. Jamais de son vivant, il ne me

posa de questions sur l'auréole de sang sur ma chemise. Pendant nos trois jours, le cercle était devenu presque noir, mais on ne pouvait l'ignorer, pas plus que la déchirure dans le vêtement. Pas plus qu'il ne s'étonna que les rides n'accompagnent jamais mon visage comme elles accompagnèrent le sien au fil des ans. J'ai su plus tard, bien plus tard, que d'autre le lui avait fait remarqué mes bizarreries, mais qu'il se contentait d'un sourire et d'un haussement d'épaules. Les trajets en bateau n'étaient plus aussi drôles que lorsque je me suspendais aux haubans, défiant l'océan. Du coup je restais dans l'Ancien Monde et pu y apprendre les rudiments de la médecine pour ne plus penser à chercher une guerre où mourir et tuer.

1943. Je n'y pris pas vraiment part. Hans m'avait transformé malgré lui. Avec un seul regard. J'étais installé en Allemagne depuis 32, mon abattoir anglais avait survécu sans dégât au krach boursier de 29 et j'en étais sorti au final très riche. Mais quand les choses décident de chauffer, elles ont des signes avant-coureurs. Comme l'air qui s'alourdit avant un orage. Je mis à l'abri la famille de Hans et tous ceux sur qui je pouvais mettre la main pour leur éviter d'être enrôlés de force. Hans me faisait une confiance aveugle, et a suivi mes conseils, même si je soupçonne sa femme de m'avoir toujours sincèrement détesté et tenter de l'en dissuader.

J'ai aussi ôté des vies durant cette période. Pas seulement des nazis convaincus. La folie humaine danse toujours à proximité d'un abîme sans fond, mais je pense que durant cette guerre, nombreux sont ceux qui attendent simplement une excuse pour sauter à pieds joints dans cet abîme. Ils violaient et tuaient sous n'importe quel prétexte. Ou quand les choses devinrent particulièrement désespérées pour l'Allemagne nazie ; sans un mot, leur désespoir était devenu un prétexte. Je quittais l'Allemagne en 44. J'avais été exécuté au moins huit fois dans différentes villes, cela devenait lassant. Et puis

les choses approchaient de la fin. À Berlin, les drapeaux étaient accrochés depuis trop longtemps, le rouge flamboyant de 39 avait laissé place à un gris terne et sali par la pluie, la poussière et les bombardements. Plus personne ne les regardait. En fait, il ne restait plus personne pour s'acquitter de cette patriotique tâche.

Le Pacifique m'attirait, et je savais que la guerre était là-bas aussi. Mais je mis presque un an pour atteindre le Japon. C'était après la bombe. Leurs yeux hagards, les visages défaits d'incompréhension, de tristesse et souvent de honte. J'y ai rencontré Toki, une petite fille de huit ans, en descendant du train. Elle s'occupait de son frère Hito, qui avait cinq ans. Le petit gars n'était qu'un enfant perdu, lui aussi abandonné, qu'elle avait recueilli. Ce jour-là, elle vendait simplement des fleurs. Puis des cigarettes qu'elle volait habilement aux Américains de passage. Elle était souvent rouée de coups, par d'autres gosses du quartier. Hito faisait de son mieux pour l'aider, mais il devait bien savoir quelque part que sa simple présence suffisait à lui insuffler la force de se remettre debout. Jamais je n'avais vu une telle volonté de vivre et de se battre. Pour elle, pour Hito. Parfois, elle acceptait de prendre une orangeade dans la baie de Tokyo avec moi. Je faisais semblant de ne pas voir que la moitié de mon paquet de cigarettes disparaissait à chaque rencontre, et elle faisait semblant de ne pas voir que ne fumais jamais. Elle m'apprenait le japonais et je lui enseignais un peu d'allemand, d'anglais et de vagues notions de français. Elle mélangeait tout, comme moi je m'emmêlais les pinceaux dans les mots qu'elle m'enseignait avec parcimonie. Mais cela la faisait rire, et j'aimais la voir rire. Tout comme le sourire de Hans dans cette maison, son rire semblait d'une puissance inouïe. Des forces de la nature défiant la stupide gravité du monde.

Elle vivait dans une vieille cabane de jardin. La première fois qu'elle fit appel à moi en dehors de l'orangeade et mes leçons d'allemand, fut lorsqu'Hito

tomba malade. La dysenterie, gastroentérite, tout cela était commun, et mortel. On trouvait des morts dans toutes les stations de train de la région. Abandonné, par leur semblable, puis par eux-mêmes. Hito avait de la fièvre, vomissait, et maigrissait à vue d'œil. Toki n'avait pas assez de cigarettes pour se payer un docteur. Et elle savait que j'en étais un. Elle frappa à ma porte de mon immeuble comme une forcenée. J'entendis ma logeuse tenter de la chasser sans succès. Une boule de nerfs et de larmes déboula dans mon salon. Je venais d'enfiler mon pardessus et de prendre ma valise de médecin. Ma logeuse resta interdite devant cette scène, brutalement silencieuse. La lumière rouge du lampion de mon salon empourprait les joues de Toki qui me regardait, silencieuse. Et moi, lui rendant son regard d'un sourire silencieux. Elle pleura en se retournant et m'ouvrit le chemin, sans un mot. Je la suivis jusqu'à la cabane pouilleuse, mais qui était relativement propre à l'intérieur. De la paille fraîche, les murs étaient lavés et les fissures colmatées ; les matelas rapiécés étaient propres, sans doute volés. Je soignais Hito comme je pus sur l'instant, mais il lui fallait surtout une alimentation plus saine que de la viande avariée trouvée dans une poubelle. À partir de cette mémorable soirée, je passais tous les deux jours les voir et manger avec eux. Je ne disais rien, simplement j'apportais un sac avec un repas encore chaud que je disposais devant moi, accroupi dans la petite cabane. Toki s'installait alors, prenait le sac et partageait équitablement. Puis elle commençait naturellement à m'apprendre le japonais avec un sérieux digne d'un professeur d'université.

Hito alla mieux. Toki devint deux fois plus chapardeuse et virulente. Elle se battait avec la vie, chaque jour. Arpentant les rues, faisant les poches ou les poubelles, le plus souvent les deux. Encaissant la douleur de chaque instant. La vie était une chienne pour elle, mais Toki le lui rendait bien. Coup pour coup.

Hito alla mieux et l'aïda du mieux qu'il put, à sa manière. Une fois guérie il passait son temps à manger ce qu'il trouvait et à se battre. Quand il eut 10 ans, il attaqua une rue après l'autre, dominant chaque gamin qui avait un jour frappé sa sœur. Il prit bientôt le contrôle d'une petite horde de brutes soumise.

1958. Je suis parti du Japon en 50, et je suis revenu huit ans plus tard, en réponse à un petit message de Toki. Au sujet de Hito.

Elle me conviait à ses funérailles.

Je la rejoignis, sans ignorer la boule de plomb que je ressentais au fond des tripes. Elle était malgré son jeune âge doté d'un regard pénétrant, pétillant qui débordait en un seul instant de plus de vie qu'un être normal en une année. Malgré la peine, elle restait fidèle à elle-même. Les gamins battus par Hito treize ans plus tôt étaient devenus de nouveaux frères pour elle. Elle veillait sur eux comme elle avait veillé pour lui. Je pense ne l'avoir jamais vue abattue ou défaite. Préoccupée dans le pire des cas, mais sans plus. Je me souviens de la pluie qui claquait contre le cercueil. L'encens peinait à brûler, mais tous ceux présents honoraient sa mémoire.

Ils avaient créé une fondation, dont la base était l'immeuble que j'avais habité, racheté et offert à Toki et son frère à mon départ. Je ne me leurrais pas. Toki restait à la tête d'une famille créée dans le sang, la douleur et la violence. Elle n'engendrerait pas que la paix en son sein, et très souvent il était plus question de guerre et d'agrandir le clan. Mais si sa force, sa conviction de protéger les siens la transformaient en un être implacable, elle restait dotée d'amour et de compassion. Quand je décidais de repartir, elle m'embrassa fougusement. Je ne pus l'en empêcher, et pour être complètement honnête, je n'ai même pas pensé à la repousser. À vingt et un ans, c'était une femme magnifique.

1964. D'autres guerres secouent le monde, mais je ne veux plus m'y intéresser. J'ai enterré Hans. Il était malade, mais dirigeait toujours sa boulangerie familiale en Belgique. Il mourut paisiblement, avec le sourire que je lui connaissais. C'est son fils qui m'approcha, et me confia que jusqu'à la fin, son père n'avait jamais voulu raconter notre rencontre en détail. Il me posa donc la question, curieux. C'est sans importance, lui ai-je répondu. Car maintenant que Hans était parti vers un monde meilleur, c'était la pure vérité. Je pris soin de sa famille et fit en sorte qu'elle puisse revenir au pays, après presque 20 ans d'absence. La boutique avait été reprise, j'ai dû la racheter à prix d'or, mais mon abattoir anglais, toujours sur pied, me rapportait largement de quoi voyager et acheter ce que je voyais.

À l'abri du besoin, il est toujours plus facile de philosopher sur le monde. C'est donc ce que je fis, tout en recevant sporadiquement des nouvelles de Toki. Pour rire, elle mêlait à ses délicats caractères japonais quelques mots d'allemand et de français. Je souris toujours en les relisant. La vie est rude, les gangs se disputent chaque rue. L'opium n'est plus à la mode, d'autres drogues le sont et les guerres de territoire ou de point de vente sont d'autant plus enragées. Mais c'est un monde souterrain. Quatre rues plus loin, le quartier commercial et touristique semble propre de tous ces aléas. Un monde différent, irréel. Elle se surprenait parfois à vouloir emmener des touristes au fond d'une ruelle pour les dépouiller, non de leur argent, mais de leur bandeau. Celui qui masquait leurs yeux. Mais elle savait bien qu'ils auraient simplement peur, sans pour autant parvenir à éveiller leurs esprits au niveau du monde réel. Elle finit toujours ses lettres par un caractère qui signifie « reviens ».

Je cède un beau jour de printemps, prends quelques bateaux – je ne supporte pas l'avion – et me retrouve dans la baie de Tokyo, à marcher comme au lendemain d'une rencontre avec Toki après une orangeade. Celle-ci



m'attend devant notre immeuble, droite comme un i, vêtue d'un pantalon noir et d'un sweat blanc, les mains jointes et le visage empourpré. Pour la première fois, elle a peur d'être seule, et en même temps, elle est heureuse. Cela se voit.

Moi qui avais vécu si longtemps, je n'avais jamais goûté réellement au repos. Jamais je n'avais pris le temps de découvrir la raison pour laquelle certains sont prêts à tuer pour protéger leur famille. Je pénétrais dans mon ancien immeuble et n'en ressortirais que plusieurs années plus tard, quand je fis la découverte qu'il y avait pire que de mourir, pire que de se blesser, ou de devoir tuer des inconnus pour survivre.

Il y a la mort de ceux qu'on aime, et qui nous ont fait partager cette idiotie qu'est le bonheur.

1979, quand Toki quitte notre monde, je décide d'en faire autant. Du moins de m'en éloigner temporairement, le temps d'encaisser. J'ai donné officiellement mon abattoir à un vieil et fidèle employé qui ne m'a jamais vu. Je suis là depuis trop longtemps, et malgré que le monde semble changer autour de moi, je suis conscient que l'homme qui le foule lui, change bien plus lentement. Je ne suis déjà plus celui qui chevauchait la mer des siècles auparavant. Face à des choix drastiques, la survie prime. Dans le confort, des jugements hâtifs sont donnés sur le passé ou le présent. Ce qui n'empêchera jamais les erreurs du passé d'être finalement répétées.

Il est devenu clair pour moi que certaines choses sont faites pour se reproduire. Plus nous sommes nombreux, plus nous avons de raisons de nous haïr. Et comme nous sommes devenus des artistes terriblement efficaces dans le domaine de la destruction...J'ai regardé le monde, et j'en ai conclu que c'était un être vivant. Et comme tout être vivant, il doit se nourrir aux dépens de quelque chose, de quelqu'un. Il va croître, devenir colérique, puis s'assagir ; ensuite, il va aimer, désirer. Puis il va perdre tout ce qui lui est cher, tout ce

qu'il a découvert. Il va comprendre la futilité des choses. Pour finalement disparaître et laisser la place à sa progéniture, naïve et turbulente, avide d'expériences. Comme toutes les progénitures.

Je l'ai déjà vu. Et puis, c'est comme un orage, on peut le sentir à l'avance...